

YVAN STRELZYK

LES DEUX ÉPÉES

CHRONIQUE

TRADUITE DE L'EKLENDAIS

EKLENDYS

Editions de l'Astronome

OUVERTURE

21 février 1410 A.D.

Saints Avit, Eustathe d'Antioche, Félix de Metz,
Georges d'Amastris, Germain, Gombert, Irène,
Jean de Constantinople, Maurice d'Apamée,
Patère, Pépin de Landen, Photin,
Pierre Damien, Pierre Mavimène, Saturnin,
Secondin, Servule, Sirice, Théodore,
Thimothée du Mont Olympe,
Vérule et Zacharie.

In eo tempore Cruciferi sacrum apud omnes timorem inspirabant. Erant enim vires crudeles et inclementes, et ferro et igne struxaverant imperium eorum. Multae villae ab eis combustae erant, vanis praetextibus, quia pagani ab vicinis Lituaniae latebant. Tum vero Equites non solum invaderunt hostes, saepe feroces et praeliatores viros, sed mulieres quoque cum pueris innocentis, et agrestes etiam qui in campis laboraverant, ut terrorem Eklendensi populo, qui jam regem non habebat, inferrent.²

CHRONICA ÖMBORTRI ANTIQUORUM CLANORUM

2. Les Teutoniques massacrent autant les païens que le peuple innocent. Chroniques eklendaises attribuées au moine Antipas de Herdel, vers 1445 (NdT).

Le jour est levé depuis bientôt une heure. Il fait encore sombre. Les brumes épaisses ne laissent voir du soleil qu'un disque pâle et rosâtre. Le brouillard est froid. Dans l'air humide, les forêts alentours résonnent du martellement incessant des gouttes qui se condensent sur les feuilles et tombent sur celles du dessous, coulant de branche en branche jusqu'au sol imbibé. Cet écho sourd et diffus masquerait presque le pas des chevaux.

Pourtant les destriers sont massifs. On en compte seize. Peu s'ébrouent, malgré la housse lourde et mouillée du caparaçon qui les recouvre des naseaux à la croupe. Ils possèdent cet instinct de la mort qui approche. Les bêtes sont nerveuses – elles ont pourtant vécu plusieurs fois ce moment, l'avancée rapide mais prudente, attentive, qui précède l'assaut.

Leurs cavaliers de même : tendus, leurs jambes roides poussant sur les étriers, le dos droit, contracté. Sous leur casque fermé, les frères sergents gardent un visage grave et anxieux, à l'affût de tout mouvement dans le brouillard, de tout bruit révélateur d'une présence. Devant eux, en tête de la formation, les deux chevaliers ont déjà l'épée à la main. Celui de gauche est un invité de l'Ordre : arrivé depuis un mois de l'Est de l'Angleterre, il porte sur son bouclier les armes écartelées des Suffolk. On le dit parent du comte Michael. Celui de droite, reconnaissable à son grand manteau blanc frappé à l'épaule gauche d'une croix pattée noire, appartient à l'Ordre. Sa famille, les Hammerstetten, possède titres et terres en Souabe. En retrait, cinq mercenaires forment l'arrière-garde.

Nul homme à pied dans la petite troupe. Ici, sur les marches frontières de la Poméranie, celui qui n'a pas de cheval, quand vient le moment de se replier devant l'ennemi, est un cadavre de plus. Les Polonais, à la différence de leurs alliés lituaniens, étaient souvent plus enclins à faire des prisonniers ; l'honneur d'un chevalier, même moine-soldat, l'oblige à payer sa rançon. Toutefois, depuis la reprise de la guerre en août dernier, un Teutonique vaut davantage mort que rançonné : au moins, il n'y aura plus à l'affronter dans les batailles à venir. Car elles viendront. La trêve conclue à

la Sainte-Réparate ne durera pas au-delà de la Saint-Jean.

La campagne lancée par le grand-maître Ulrich n'a pas connu le succès escompté. Il faut croire que les forces adverses étaient prêtes elles aussi. Comme si elles n'attendaient que cela. La révolte contre l'Ordre en Samogitie était soutenue ouvertement par les Lituaniens ; menacer le grand-duc Vytautas aboutirait inévitablement à faire entrer en guerre son allié polonais le roi Jagellon. Et pourtant, les armées teutoniques ont su mener les deux fronts avec efficacité. Les places ennemies sont tombées : Dobrin, Bromberg, Beberern... Jusqu'à la contre-attaque, la reprise de Bromberg, l'offensive des Samogitiens sur Memel. La suspension des hostilités négociée en octobre par Venceslas de Bohême a offert aux Chevaliers teutoniques un répit bienvenu. Ulrich attend des renforts.

Sur la frontière poméranienne, néanmoins, les hostilités n'ont jamais cessé vraiment. Les escarmouches se succèdent. Chaque camp trouve des moyens de répondre, à peu de frais, aux provocations réelles ou supposées de l'autre, en une guerre d'usure qui ne dit pas son nom. En ce matin de mars, les moines-soldats s'aventurent en terre contestée avec le meilleur prétexte qui soit, la mission pour laquelle ils se sont implantés dans cette partie du monde cent quatre-vingts ans plus tôt : éradiquer les païens.

La vapeur expirée par les chevaux se mêle à la brume.

Devant, à trois portées de flèche en direction du sud-est, les toits de chaume du village de Vesniak apparaissent dans le brouillard. La forêt sur le flanc de colline au-delà demeure invisible. Hammerstetten fait ranger huit sergents à ses côtés. Suffolk a pris le neuvième avec lui, ainsi que les mercenaires ; ils savent ce qu'ils ont à faire, s'éloignant par le sud.

Revêtu de blanc, tout comme sa monture, le Teutonique paraît plus grand, plus majestueux, plus terrible que ses frères au manteau gris frappé d'un simple *tau* noir. Sa stature le dispense de paroles. Il lui suffit de tendre son épée vers les habitations pour ordonner l'attaque.

Au village, le grondement de la charge approche trop vite pour laisser aux paysans le temps d'organiser leur défense.

Les femmes lâchent leurs paniers pour se réfugier dans les maisons – comme si cela pouvait leur épargner la fin à laquelle elles n'échapperont pas. Les hommes aussi ont compris. Ils n'ont que leurs outils à la main, hésitent, se demandent comment en faire des armes. Ce sera inutile, ils le savent déjà. Leur seul espoir est à chercher paradoxalement dans la cause de leur malheur : ces Lubaviens arrivés depuis une semaine.

Les informations arrivées à la commanderie d'Ulmensburg sont exactes. Il se trouve bien un groupe de combattants vieux-prussiens à Vesniak. Chassés par la guerre, poursuivis par l'Ordre, vingt-sept guerriers lubaviens sont en marche pour la Lituanie, ce sanctuaire offert par Vytautas à tous ceux qui refusent de se convertir. Leur étape à la frontière poméranienne sera la dernière : Hammerstetten a pour mission de les éliminer avant qu'ils ne puissent garnir les rangs de l'ennemi.

Ce sera fait, et bien fait. Aucun ne devra survivre, aucun ne pourra se cacher. L'heure n'est plus aux interrogatoires. Tout homme, païen ou non, aperçu dans le village sera passé par les armes. Et malheur aux femmes ou aux gamins qui se trouveraient sur la trajectoire des chevaux. Quant aux maisons, elles seront incendiées, afin de débusquer les ennemis qui s'y seraient cachés.

Le chevalier à la croix noire est déjà dans la place, fauchant de sa lame deux paysans trop lents pour lui échapper. Derrière lui, six frères sergents se déploient et pourchassent tout villageois aperçu ; les deux derniers descendent de selle, allument des torches, ordonnent devant chaque porte de sortir et de se rassembler au centre du village, incendient le chaume des toitures.

Mais quatre arcs vibrent, puis cinq autres. Des flèches s'abattent sur les moines-soldats. Les Lubaviens ont décidé de faire face et de résister. Un sergent s'effondre, le cou transpercé par un projectile. Ses frères aussitôt s'abritent de leur mieux, levant leur bouclier. Plusieurs pointes se fichent dans les cottes de mailles, sous les surcots gris, sans pouvoir les traverser. Une dernière flèche rebondit sur le heaume du chevalier, emportant une moitié des plumes de son cimier.

Pour la première fois, la voix de Hammerstetten retentit :
 – Les infidèles sont bien là ! Sus, au nom de Marie !

Misant sur la puissance de leur charge, les Teutoniques s'engagent entre les habitations, écrasant tout ce qui ne peut s'écarter. Leurs destriers bronchent dans l'effort, gagnés par la fureur de leurs cavaliers. Plus loin, sur une placette, les païens se sont rangés, prêts à les affronter : six hommes à cheval, les autres à pied. Les arcs ne sont plus utiles ; ils se battront à la lance et à l'épée.

Ces Lubaviens sont aguerris. Par le passé, en s'alliant avec deux tribus bartienne et nadruvienne, ils sont même parvenus à s'emparer d'une commanderie de l'Ordre, dans une province reculée. Ils savent comment recevoir une charge de cavalerie, décamper au bon moment, se retourner à temps pour attaquer les cavaliers sur les flancs. Néanmoins les lieux sont incommodes, la place est trop petite. Plusieurs païens se bousculent dans leur manœuvre. Quatre sont piétinés par les montures des moines-soldats.

Les Teutoniques, eux, ont l'habitude de l'infériorité numérique. Leur art de la guerre, leur entraînement constant, le compensent largement. Aussitôt leur charge menée, malgré l'exiguïté des ruelles, ils se reforment et font un passage en sens inverse. Dans le même mouvement, ils parent les coups d'épées et de lance avec adresse ; seul un sergent est blessé à la jambe et se laisse glisser au sol. Les païens, eux, viennent de perdre un cavalier.

Enfin, la placette devient le centre du combat. Une mêlée se forme, à un contre presque trois. Les Lubaviens redoublent d'ardeur, frappant les destriers autant que leurs cavaliers afin de les désarçonner. Les frères de l'Ordre, eux, profitent de la supériorité de leur équipement pour endurer les coups sans faiblir, et les rendre sans trembler. Malgré cela, les manteaux gris se teintent d'écarlate, les païens viennent d'abattre deux autres sergents.

Alors un nouveau grondement de tonnerre se fait entendre à l'ouest : Suffolk arrive avec ses hommes. Un bosquet dissimulé par le brouillard les a ralentis dans leur course, mais conformément au plan d'attaque ils ont réalisé leur contournement de Vesniak. L'idée de Hammerstetten

était de prendre l'ennemi à revers ; le déroulement du combat ne le permet plus vraiment, cependant l'arrivée des sept nouveaux cavaliers fait basculer définitivement l'issue de la bataille.

Pour les Vieux-Prussiens, il n'est plus question de l'emporter, ni même d'espérer sauver les villageois qui les hébergent malgré eux depuis une semaine – il s'agit de sauver sa peau, et rien d'autre. Leurs cavaliers sont les cibles prioritaires des Teutoniques. Le chevalier anglais en terrasse deux à lui seul. Le guerrier au manteau blanc en abat un de plus. Les mercenaires se chargent du dernier.

Quant aux païens à pied, après avoir occis quatre adversaires de plus, ils s'éparpillent. Les uns s'abritent dans la maison la plus proche, où ils finiront brûlés avec la famille qui s'y terre déjà. Les autres s'enfuient au fil des ruelles, priant leurs dieux pour ne pas être rattrapés par les chevaux de l'ennemi et piétinés.

Deux Lubaviens parviennent à détalier par le sud, en direction de la forêt.

La vapeur expirée par les chevaux se mêle à la brume.

Dans le grand bois qui borde Vesniak, sur un flanc de colline, douze hommes assistent au massacre à travers les lambeaux du brouillard. Eux aussi sont des cavaliers, mais leurs manteaux sont aux couleurs de la forêt et leurs destriers ne portent pas de caparaçon. Aucun n'a de bannière ni de blason sur son écu. Abaisant la visière de son heaume, leur chef donne l'ordre d'intervenir.

La petite compagnie se précipite vers le village. En chemin, elle croise les deux Lubaviens en fuite. Ces derniers se réjouissent et acclament les arrivants : assurément des Polonais, de Poméranie ou d'ailleurs, venus sauver les habitants de cette nouvelle incursion teutonique. Mais les cavaliers semblent ne pas les voir ; pire, leurs chevaux les percutent et les piétinent.

À Vesniak, un sergent donne l'alerte :

– Mes frères ! Une troupe armée approche !

– Amis ? Ennemis ? demande Hammerstetten.

– Impossible de le savoir. Mais le cavalier de tête arrive

la main levée !

Le chevalier de l'Ordre est rejoint par Suffolk, qui échange avec lui un regard perplexe. Sans doute faut-il reformer les rangs, ne serait-ce que pour abriter leurs frères blessés dans la bataille. À leur arrivée dans les ruelles, les cavaliers inconnus ralentissent l'allure, puis, une fois en vue de la placette... éperonnent leurs montures et s'élancent avec vigueur, en tirant l'épée.

Maudissant le sort, Hammerstetten mesure combien ses hommes et lui sont épuisés par le combat qui vient de s'achever. Mais il se dit également que, si ces fourbes de Polonais étaient arrivés un peu plus tôt, tous les siens et lui-même seraient déjà morts : il veut y voir une chance dans son malheur, un geste de la Providence, de cette Vierge Marie attachée à protéger ses chevaliers de la Maison allemande. Et après tout, cette engeance polonaise, voilà près de dix ans qu'il apprend à la combattre. Ses frères et lui sauront la repousser.

Pourtant la nouvelle bataille qui s'engage ne ressemble pas à ce dont il a pris l'habitude. Malédiction ! Ces chiens de Jagellon savent se battre – aussi bien que ses propres hommes. Ils ont une discipline, une efficacité qui n'ont rien à envier à celles de l'Ordre. Autour de lui, les derniers sergents s'effondrent. Seigneur Dieu ! Il est incapable de voir où sont passés les mercenaires. Suffolk n'est pas visible non plus ; son cheval cavale sans lui, éperdu. Si, l'Anglais est là : gisant à terre dans une posture qui ne laisse aucun doute.

Le Chevalier teutonique met toute sa rage dans sa défense. Qu'ils approchent ! Ces scélérats éprouveront le poids de sa lame et de sa colère. Le désespoir lui rend sa vigueur. Il songe même à pouvoir s'enfuir, une fois qu'il aura abattu le cavalier qui cherche à prendre son destrier par le licol. Mais soudain il se fige.

Hammerstetten vient d'entendre deux de ses ennemis échanger des ordres. Ce qu'il a compris le stupéfie.

Sainte Vierge ! C'est impossible !

Profitant de son effarement, un adversaire lui assène par derrière un coup brutal sur le côté de son heaume. Le chevalier bascule et s'écrase lourdement sur la terre boueuse

de la placette. C'est là, une fois la bataille terminée, qu'un ennemi vient l'achever.

Il est des pensées, des rêves, qui tournent à l'obsession. Quand il s'y mêle de la fascination, c'est peine perdue que de chercher à s'en défaire.

Mon obsession est née dans l'après-midi d'une journée ensoleillée d'automne. J'avais vingt ans. Ce jour-là, j'avais laissé ma chambre d'étudiant à Borghavan³ pour assister à un séminaire dans les murs de l'Université Vexö. L'un des intervenants était un enseignant français invité pour deux semestres, et dont je suivais avec intérêt les cours sur l'intertextualité.

Le Professeur Backès aimait les digressions. L'une d'elles aborda la question des Chevaliers teutoniques par le biais du film d'Eisenstein, Alexandre Nevski. Soudain, la voix douce et usée du maître prit un ton d'autorité pour proclamer, dans un élan théâtral : « Que ceux qui n'ont pas vu Alexandre Nevski sortent immédiatement de cette salle... pour aller le voir au plus vite ! » Je me souviens m'être tassé sur ma chaise, baissant les yeux, tel un collégien pris en faute.

Je n'ai pas pu voir Alexandre Nevski avant bien des années, ne possédant pas de lecteur magnétoscope et ne trouvant pas de cinémathèque le mettant à l'affiche. Mais les paroles du professeur, son évocation des chevaliers à la croix noire sur manteau blanc, de leur théocratie bâtie « par le fer et par le feu » en pleine Europe, résonna en moi suffisamment pour me décider à en savoir davantage.

Curieusement, je ne m'étais encore jamais intéressé aux Chevaliers teutoniques, malgré leur importance dans l'histoire eklendaise et jusqu'à leur souvenir flagrant dans notre drapeau⁴. Ce que j'en découvris me fascina au point de m'obséder. C'est de ce jour-là qu'est née ma névrose.

3. Capitale d'Eklendys (NdT).

4. Voir *Le Prince Paysan* (NdT).

PREMIÈRE PARTIE

MARIENBURG

10 mars 1410 A.D.

Saints Alexandre, Anastasie, Anect, Attale,
Blanchard, Caius, Claude, Codrat de Corinthe,
Crescent, Cyprien, Denis,
Droctové, Émilien, Germain de Paris,
Himelin, Jean de Khakhouli, Kessog,
Léonide, Macaire de Jérusalem, Nicéphore,
Paul, Sedna, Sérapion, Silvestre, Simplicie,
Victor l'Africain, Victorin et Vivien.

E*odem anno circa penthecostes Samayte iterum se a dominis nostris averterunt cum damno dominorum, et hoc ad jussum et voluntatem Vitoldi, qui se dominis nostris astrinxerat fide data et literis ad pacem perpetuam, et Samaytas eisdem resignaverat, terram cum populo perpetuo possidendam. Unde domini videntes tantam proditoriam perfidiam disposuerunt se cum magna expeditione ad eundum contra Witoldum predictum et Samaytas. Sed incantati de rege Polonie medio tempore terram Pomeranie alias terras invadere et devastare, ideo domini nostri suam protraxerunt contra Samaytas, et ambasiatis ad regem, si Vitoldo astare vellet eum in hac causa dimittere. Qui remissis nunciis ad dominum magistrum nihil ad propositum res-*

*pondit. Unde cum domini nostri adverterent, quod rex Vitoldum nullo modo dimitteret, ipsum regem Polonie in vigilia vigilie sancti Laurentii in Thorn publice de consistorio diffidaverunt ; et post in die assumptionis Virginis terram Dobrinensem cum magna potencia et cum magnis pixidibus intrarunt et statim habuerunt Rippyn et Lipchen, et aliquas villas cremarunt.*⁵

ANNALISTA THORUNENSIS

À chacun de ses retours de mission, le spectacle des hauts murs de brique de la forteresse lui inspire la même pensée : qu'est-ce que la Puissance ? La réponse, toujours identique, tient dans ce seul nom : Marienburg.

La muraille couverte surplombant la rivière Nogat s'étend sur quelque mille huit cent pieds. Elle en compte plus de huit cents dans sa plus grande largeur. Sur tout son pourtour se dressent des tours et des bastions aux toitures pointues, recouvertes de tuiles. Derrière ces défenses massives, séparés par des murs et des fossés, s'élèvent les trois ensembles ayant marqué les étapes de sa construction, sur un siècle et demi, à mesure que l'Ordre gagnait en force militaire et en pouvoir politique : le haut-château au sud-ouest, couvent désormais réaménagé pour accueillir, entre autres, la salle du chapitre, les dortoirs des frères et la chapelle Sainte-Anne, où reposent les grands-maîtres défunts ; le moyen-château, au centre, abritant les cellules des invités de l'Ordre, les réfectoires, la salle des chevaliers ainsi que le palais du grand-maître ; enfin, séparé du précédent par un pont-levis, le château-bas, au nord-est, dédié aux forges, armurerie, écuries, étables et activités de commerce. En effet, la Nogat constitue une voie de navigation importante, l'Ordre prélève des taxes à chaque passage. Il s'implique de même dans le commerce de l'ambre, et ses liens étroits avec la Ligue hanséatique contribuent à ses profits.

Aucune forteresse de la chrétienté ne saurait être com-

5. En réaction à la révolte des Samogites, soutenue par Vytautas avec la complicité de Jagellon, les Teutoniques entrent en guerre en 1409 (NdT).

parée à Marienburg, pas même le krak des Chevaliers de l'Hôpital, désormais tombé aux mains des infidèles en Terre Sainte. Aucun de ces païens de Lituanie ou de Samogitie, malgré leur nombre, ne saurait s'emparer d'une pareille place-forte. Le siège de l'Ordre teutonique est inexpugnable.

Dans la toute fin du jour, la lumière dorée embrase les briques des murailles et des façades gothiques, aux pignons pointus. Les ennemis des moines-soldats y déchiffrent une histoire écrite dans le sang ; à chacun de ses retours de mission, le chevalier Konrad von Wabl, lui, y retrouve de la force.

Au soleil couchant, les cheveux roux de Wabl luisent du même éclat cuivré que les murs de la citadelle. Son écuyer veut y voir le signe d'un destin illustre au sein de l'Ordre. L'enthousiasme de la jeunesse. Mais le chevalier, lui, sait qu'il n'en sera rien, à moins de bouleversements nés de la guerre qui l'amèneraient à se distinguer plus qu'aucun autre sur le champ de bataille. Il n'a pas un rang de naissance suffisant, ni assez d'appuis au sein du chapitre, ces treize frères qui président aux destinées de l'Ordre, et ont le pouvoir d'élire un nouveau grand-maître à la mort du précédent. Mais cette guerre approche néanmoins, lui rappelle son écuyer. Elle a même débuté ; la trêve en cours est si fragile. Wabl hoche la tête, passant la main dans sa barbe fournie. Ce n'est pas son destin, il préfère s'acquitter avec rigueur des tâches délicates qui lui sont confiées. Résignation née de l'expérience plutôt que de la sagesse. Et si la bataille le requiert un jour prochain, eh bien, il se battra pour les siens et pour la Vierge Marie. Il ne fera que son devoir de Teutonique.

Ce matin-là, au sortir de l'office de Tierce, le chevalier goutte un temps de repos. Il a chevauché toute la veille. À son retour le soir, dans cette lumière du couchant qui l'a une fois de plus ému, et après avoir rendu compte auprès de l'aide de camp du grand-maréchal, il a reçu la permission de ne pas travailler en dehors des heures de prière. Sa prochaine mission ne saurait tarder, autant se remettre de la fatigue. Wabl pense passer la porte fortifiée qui garde le

pont sur la Nogat, franchir la rivière et prendre le soleil en surveillant les allées et venues des paysans et des commerçants. Mais une rencontre imprévue dans le cloître au sortir de l'église du haut-château en décide autrement. Alors que chacun retourne à son labeur, une figure connue se tient sur son passage.

– Je te souhaite le bonjour, Frère Konrad.

– Bonjour, Maître Albrecht, répond respectueusement Wabl. La paix du Christ soit avec vous.

– M'accorderas-tu un moment ? Nous avons tout le temps avant Sexte. Je voudrais faire quelques pas en ta compagnie.

– Dans ce cloître ?

Albrecht von Schwarzburg lui décoche un regard grave.

– Non, pas ici. Allons plutôt jusqu'à l'étang aux carpes.

En calquant son pas sur celui, plus lent et plus auguste, du grand-commissaire de l'Ordre, le chevalier von Wabl s'interroge. Que lui veut-il ? Tous deux franchissent en silence les défenses successives des trois châteaux, pour parvenir au plan d'eau formé sous la muraille nord-est par un bras paresseux de la Nogat. Là, un vent encore frais fait voler les cheveux gris du grand-officier. Il finit par s'asseoir sur un demi-tronc couché le long de la berge pour les pêcheurs, invite Wabl à faire de même. Le chevalier attend que son compagnon reprenne la parole, comme le veut la règle, mais Schwarzburg se tait toujours. Il affiche une moue soucieuse.

– Trop de passage au château, lâche-t-il enfin. Trop d'oreilles.

Puis de nouveau le silence. Wabl se demande comment l'aider à se livrer à lui.

– Auriez-vous quitté votre commanderie de Christburg rien que pour me charger d'une nouvelle mission, Maître Albrecht ?

– En venant ici, je n'ai fait que répondre à une requête du grand-maître Ulrich. Il souhaitait réunir son conseil, pour évoquer la reprise de la guerre. Wallenrode est arrivé de Königsberg hier, comme moi, et le grand-hospitalier doit nous rejoindre depuis Elbing dans la journée. Pour ma part, je ne savais pas si tu te trouvais toujours à Marienburg. Cela fait un moment que nous n'avons pas eu l'occasion de parler

ainsi, entre nous.

– Pas depuis l'enquête, confirme Wabl en faisant le compte : un peu moins de trois ans.

– Oui, l'enquête.

Schwarzburg hoche la tête.

– Mais j'espérais bien que tu serais là à mon arrivée, avoue le grand-commissaire. J'ai une mission pour toi, en effet. Il me fallait un frère en qui j'ai toute confiance. Cela concerne la guerre.

– N'est-ce pas plutôt le grand-maréchal qui devrait m'en charger, dans ce cas ?

– Ah, Wallenrode est trop occupé pour cela, évacue Schwarzburg en agitant la main. Et trop éloigné. À Christburg, il me vient des nouvelles qui se perdent parfois en chemin avant d'arriver à Königsberg, ou même ici. Des nouvelles de Poméranie. Me comprends-tu, Konrad ? Ce n'est pas parce que ma charge s'applique aux questions d'intendance que je dois rester sourd au tumulte des armes.

– Je l'entends, Maître Albrecht.

– Mais je dois aussi te confesser que... je préfère t'en parler à toi plutôt qu'à Wallenrode. Le grand-maître Ulrich et lui ne songent qu'à la reprise des combats. Elle viendra bien assez tôt, certes. Mais je pressens que l'issue en sera désastreuse pour l'Ordre. Voilà pourquoi je requiers ton assistance. J'ai besoin d'un frère dévoué, sachant agir avec discrétion, sans causer de scandale. Comme pour...

– Comme pour l'enquête, conclut Wabl à sa place, afin de rompre ce nouveau silence. Alors soyez sans crainte. Je vous écoute.

Le vent ride la surface de l'étang. Perdant son regard dans les vaguelettes, le grand-commissaire semble toutefois rassuré. Il sait qu'il a fait le bon choix. Konrad von Wabl est un frère de valeur et d'honneur. Il ne trahira pas la confiance. C'est un soulagement.

– Tu sais combien la situation de l'Ordre est préoccupante, n'est-ce pas ? La guerre contre Jagellon et son cousin Vytautas est mal engagée. Malheureusement, si je puis donner raison à Ulrich pour une chose au moins, c'est pour

celle-ci : notre État monastique et la Pologne-Lituanie ont grandi, devenant chacun pour l'autre un voisin trop puissant. Imagine deux loups féroces dans une seule tanière. Leur combat est inévitable. L'un des deux doit mourir. Or c'est ce qui se produit sous nos yeux. Si la trêve négociée par le roi Venceslas de Bohême ne peut être prolongée, l'un de nous mourra.

– Je place ma confiance en le Seigneur, qui ne pourra donner la victoire à des mécréants, qu'ils soient patents comme ce païen de Vytautas, ou hypocrites comme ce fourbe de Jagellon. Qui pourrait croire à sa conversion ? Elle ne lui a servi qu'à se hisser sur le trône de son épouse.

– Le Ciel t'entende, mon Frère ! Mais il n'en reste pas moins vrai que la lutte sera terrible. Malgré toute notre force, nos invités venus du reste des royaumes chrétiens, nos sergents, nos confrères et nos mercenaires, nous n'avons jamais compté plus de huit cents chevaliers portant le manteau blanc. En face, nos ennemis peuvent en aligner des milliers. Et ce diable de Vytautas pourrait pactiser également avec les hordes tartares, à ce qui se dit. Nous aurons fort à faire, Konrad, tu peux m'en croire.

– Alors me direz-vous, Maître Albrecht, en quoi consistera ma nouvelle mission ?

Le grand-commissaire lui adresse un regard reconnaissant. Comme apaisé.

– Ces incidents ont commencé à se produire depuis un peu plus de trois mois. Pour ma part, je n'en ai été averti qu'à la Saint-Sébastien. Le lieu est à chaque fois différent, mais se trouve en général sur nos terres de la province d'Eklande – ou Eklendys, comme le dit la population de toute cette région. Et parfois en Poméranie même, pour autant qu'on le sache vraiment, tant la frontière a bougé au cours des ans, au fil des guerres.

– Et de qui dépend ce secteur, Maître ?

– De la commanderie d'Ulmenburg. Une garnison modeste, habituellement suffisante pour maintenir l'ordre sur les terres alentour. Mais dorénavant, nous allons y manquer de chevaliers.

– Racontez-moi, je vous prie.

– Cela peut se résumer à chaque fois de la sorte : une patrouille est envoyée en reconnaissance, ou pour débusquer quelques païens, ou encore repousser une incursion polonaise. Mais nos frères ne rentrent jamais à la commanderie. Ils sont retrouvés morts, tués au combat.

– Y a-t-il des témoins de ces affrontements ?

– Frère Konrad, si je te charge de cette mission, c'est bien parce que la réponse est non. Les villageois qui auraient pu nous l'apprendre soit se cachent parce qu'ils nous sont hostiles, soit sont comptés au nombre des cadavres. Massacrés soit par les nôtres, soit par nos ennemis.

– Voilà qui est étrange. Mais nos ennemis, justement : en a-t-on découvert parmi les cadavres de ces batailles ?

– Jamais. Il faut croire que les leurs emportent leurs dépouilles en repartant. Ce qui est compréhensible, après tout. Nous-mêmes, quand nous obtenons la victoire, nous n'abandonnons pas aux corbeaux les corps de nos frères tombés.

– Très juste, Maître Albrecht. Mais le commandeur d'Ulmenburg, qu'en dit-il ?

– Pour autant que je sache, il a plusieurs fois demandé des renforts. Mais bientôt nous n'aurons plus de chevaliers, ni même de sergents, à lui envoyer. Avec la guerre qui couve, nous ne pouvons plus nous permettre de dépêcher davantage des nôtres en terre eklendaise. Si ces attaques se répètent, la garnison sera trop dégarnie pour servir à quoi que ce soit. Il est même à craindre que nos frères d'Ulmenburg aient à se replier bientôt sur leur commanderie provinciale, ou même à Hügelfhafen⁶. Si les Polonais cherchaient à nous affaiblir dans cette région, sans paraître rompre la trêve, ils ne s'y prendraient pas autrement.

– Une sorte de travail de sape, estime Wabl. Ou bien une façon de nous pousser à reprendre les armes. Je comprends. Et ainsi, à moi de découvrir ce qui se trame sur place.

– C'est cela.

– Et de n'en rendre compte qu'à vous.

Schwarzburg opine.

6. Nom teutonique d'Ömbortrum, l'ancienne capitale eklendaise, aujourd'hui Borghavan (NdT).

– Rien qu’à moi. Ici, au sein du grand-conseil, d’autres seraient trop heureux de se saisir de pareilles nouvelles pour... Enfin, tu te doutes de ce que je veux dire. Rappelle-toi les deux loups féroces dans leur unique tanière. À ce jour, ils sont endormis. Nous devons empêcher quiconque de les réveiller.

– J’en suis tout autant convaincu, Maître Albrecht. Quand dois-je me mettre en route ?

– Dès que possible. Prends du repos aujourd’hui, prépare demain ton bagage, en te munissant de cartes récentes, et pars après-demain dès Laudes. Je vais m’arranger pour justifier ton absence auprès de ton abbé.

Wabl secoue le menton pour manifester son assentiment. Puis il s’incline dans l’idée de prendre congé du grand-commissaire. Mais Schwarzburg le rappelle d’un geste.

– Frère Konrad ! Permetts-moi d’insister, en t’incitant à la plus grande prudence. J’ai le sentiment étrange que, dans cette obscure affaire, le Seigneur nous met à l’épreuve. Comme si de ton succès dans ta mission pouvait dépendre la survie de notre Ordre – ou sa chute. Ne commets aucune imprudence, et informe-moi aussi souvent que possible de tes découvertes.